

FORÊT • NATURE

OUTILS POUR UNE GESTION
RÉSILIENTE DES ESPACES NATURELS

Tiré à part de la revue **Forêt.Nature**

La reproduction ou la mise en ligne totale ou partielle des textes
et des illustrations est soumise à l'autorisation de la rédaction

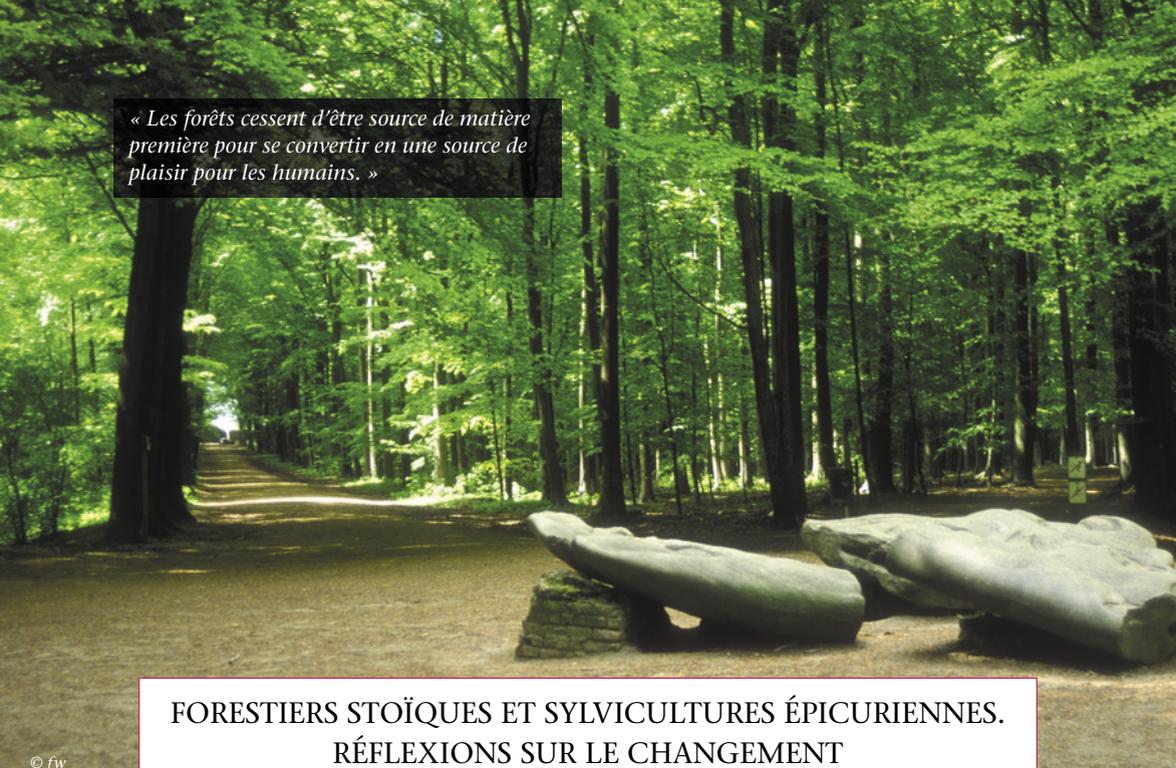
foretnature.be

Rédaction : Rue de la Plaine 9, B-6900 Marche. info@foretnature.be. T +32 (0)84 22 35 70

Abonnement à la revue Forêt.Nature :
librairie.foretnature.be

Abonnez-vous gratuitement à Forêt.Mail et Forest.News :
foretnature.be

Retrouvez les anciens articles de la revue
et d'autres ressources : **foretnature.be**



« Les forêts cessent d'être source de matière première pour se convertir en une source de plaisir pour les humains. »

© fw

FORESTIERS STOÏQUES ET SYLVICULTURES ÉPICURIENNES. RÉFLEXIONS SUR LE CHANGEMENT DE PARADIGME SYLVICOLE

JESUS GARITACELAYA

L'article que nous vous proposons dans ces pages est une réflexion sur l'avenir de la sylviculture et des forestiers dans un monde actuel qui a pour principale caractéristique d'être changeant. Selon l'auteur, si les sylvicultures du XX^e siècle ont su répondre aux besoins industriels, il leur faut à présent répondre à d'autres besoins qui sont principalement axés sur la capacité que devrait avoir la forêt à procurer du plaisir.

Le passage d'une économie agraire à une économie industrielle a profondément marqué les sociétés. À un moment ou à un autre, que ce fût au XIX^e siècle, comme cela se produisit aux États-Unis ou en Europe centrale, ou au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, comme dans la majeure partie des régions d'Espagne, cette importante transformation économique a touché la société et les écosystèmes.

L'ÉCONOMIE DE LA FORÊT : UN DÉVELOPPEMENT À CONTRE-COURANT

La production agricole, qui prédominait de façon quasi absolue dans le PIB, n'en devint qu'une faible proportion par rapport à la production industrielle, et la part de la société dédiée à la culture de la terre perdit de son influence socio-politique et

culturelle. Pendant ce temps, il se passait dans les forêts un phénomène curieux : le secteur forestier se désindustrialisait et se convertissait, pour la première fois depuis des siècles, en un système agricole plus ou moins traditionnel.

Étant donné que, même dans le meilleur des cas, nous regardons depuis de nombreuses décennies le secteur forestier comme un sous-secteur agricole, il nous est difficile à l'heure actuelle d'imaginer la fonction économique que pouvait avoir la forêt dans les sociétés d'autrefois.

Réalisons alors un retour en arrière, par exemple dans les forêts espagnoles du XIX^e siècle. Ou mieux encore, baladons-nous sur leurs principaux chemins d'accès. Nous ne verrons presque aucune matière première, telle que nous avons l'habitude d'en voir aujourd'hui. Nous croiserons d'interminables convois chargés de charbon et de pièces semi-élaborées mais très peu de billes et de grumes. Si nous entrons au cœur de la forêt, nous verrons des travailleurs et des chantiers un peu partout.

Les forêts étaient, en effet, d'immenses ateliers artisanaux dont il est encore possible aujourd'hui d'observer les restes : charbonnières, fours, fours à poix, scieries hydrauliques... Et tout recoin était bon pour façonner des planches, des sabots, des merrains, des rames... Presque aucun bois ne sortait de la forêt sans avoir auparavant été écorcé, tronçonné, poli, ajusté... Et si les conditions étaient trop difficiles, on emportait le bois jusqu'au village le plus proche, où, durant les longues soirées d'hiver, on élaborait des meubles, des outils... Dans ces forêts et dans ces villages forestiers de la société

agraire, les artisans cohabitaient alors avec les éleveurs.

Quasiment toutes les forêts qui ont survécu à la grande période, qui s'étend du boom agro-pastoral de l'époque médiévale à l'industrialisation, ont été gérées de cette façon : juste à côté de l'actuelle réserve intégrale de Lizarzoia dans l'Irati de Navarre, par exemple, ou encore au cœur de l'actuel parc naturel del Señorío de Bertiz, souvent considérées comme des forêts naturelles d'ailleurs, se trouvaient d'importantes scieries hydrauliques où l'on travaillait le bois.

La raison en est très simple. Le bois est un produit volumineux et incommode à manipuler. Comme on ne disposait que de chemins et de sentiers, de mules et de bœufs, il était nécessaire d'augmenter la valeur ajoutée des marchandises. Le bois de feu livré à seulement quelques kilomètres de la forêt doublait son prix et se convertissait en produit de luxe. Le charbon, par contre, moins lourd et plus calorifique, pouvait se transporter sur de plus grandes distances et conserver un prix raisonnable.

Si à cela on ajoute que dans les forêts de montagne on disposait en plus de l'eau, comme source d'énergie capable d'entraîner scieries, soufflets et marteaux, il est facile de comprendre que les forêts constituaient un îlot semi-industriel dans les pays agricoles.

Mais la révolution industrielle arriva et avec elle, les chemins de fer, les routes plus larges et plus confortables, le développement des villes, l'augmentation du pouvoir d'achat et l'expansion du marché des produits manufacturés.

Durant des décennies, dans les hêtraies de Navarre, des milliers d'artisans travaillaient, confectionnant des merrains de hêtre qu'ils envoyaient dans les ports de Cantabrie et, avec les chutes et le bois de moins bonne qualité, le charbon végétal qui servait au fonctionnement des usines de fer et autres industries. Lorsque les chemins de fer apparurent, les besoins changèrent. Avec l'invention du créosote, les forêts purent fournir les traverses qui permettaient d'acheminer le charbon minéral aux nouveaux centres urbains et industriels, qui cessèrent alors de consommer les produits issus de la forêt.

Ce fut avec l'industrie naissante que l'on commença à découvrir de nouveaux usages du bois (par trituration, distillation...) et de la résine. Les artisans abandonnèrent alors les forêts et laissèrent la place à ceux que nous avons considérés jusqu'à maintenant comme les forestiers modernes, c'est-à-dire les techniciens, les gardes et les ouvriers spécialisés dans la production primaire. La transformation fut abandonnée en forêt et les travaux se réduisirent à la récolte, au transport et, plus tard, à la plantation et à la protection des arbres et des animaux. L'activité forestière se juma alors avec l'activité agricole et il en fut de même pour leurs destins. Leur poids économique tomba vertigineusement, destin typique des économies basées sur la production de matières premières et incapables de leur conférer une valeur ajoutée. La plupart des plus habiles et des plus entreprenants désertèrent les forêts pour trouver un futur meilleur en ville.

L'industrialisation de la société entraîna donc une « agrarisation » des forêts. Nous qui avons grandi dans ces circonstances, nous avons toujours perçu ceci comme al-

lant de soi et normal, mais il ne s'agit en fait que d'une courte période dans l'histoire des forêts.

LA LOI DE FER DE LA PRODUCTION FORESTIÈRE : LE SUCCÈS PROVOQUE L'ÉCHEC

Dans les circonstances socio-économiques actuelles s'est intensifiée à l'extrême une réalité qui fonctionne comme une loi de fer du secteur forestier : quand un produit issu de la forêt a du succès et qu'il voit augmenter sa consommation, il finit, plus ou moins rapidement, par être produit hors de la forêt, dans de meilleures conditions économiques et techniques.

Au départ, la forêt, avec toute sa richesse et sa complexité, s'est manifestée comme une source première de nombreux produits. Faire la liste de tous ceux qui ont pu être extraits de n'importe quelle petite forêt jusqu'à l'âge moderne serait interminable. Aujourd'hui, leur nombre s'est réduit considérablement.

Ceux qui ont eu le plus de succès, les résines ou les tannins par exemple, ont été substitués par d'autres produits, de synthèse. D'autres, qui conservent une origine biologique, sont produits dans des conditions contrôlées, proches de l'agriculture, comme beaucoup de plantes aromatiques ou médicinales, de fruits...

Il y a une bonne raison au fait qu'il soit plus facile et économique de domestiquer des plantes ou des animaux plutôt que d'aller les chercher dans les bois. La forêt est trop complexe et imprévisible. Trop de facteurs ne peuvent être gérés avec la même adresse que dans les simples exploitations



« Il existe quelques produits dont les espèces ne peuvent être domestiquées. C'est le cas pour de nombreux champignons par exemple. Mais pour arriver à les cultiver artificiellement, il ne s'agit certainement que d'une question de temps. »

© fw

agricoles. Ni l'irrigation ni la fertilisation ne fonctionnent de la même façon en forêt, de plus, elles ne favorisent pas toujours les essences objectif. D'autre part, optimiser une des productions en forêt met souvent en danger son existence même et la transforme en un système agraire. Lorsque cela se produit, les produits dits « naturels » commencent alors à cesser d'être rentables et sont abandonnés.

Il existe cependant quelques produits dont les espèces ne peuvent être domestiquées ou requièrent le maintien de conditions relativement naturelles pour se développer. C'est le cas pour de nombreux champignons par exemple. Mais pour arriver à les cultiver artificiellement, il ne s'agit certainement que d'une question de temps.

Auparavant, il paraissait impossible de produire du bois hors forêt, tout simplement parce que tout le reste du territoire était occupé par l'agriculture. Mais cela a changé. Il devient faisable, voire plus rentable, de produire du bois sur de bonnes

terres agricoles. De plus, les nouvelles méthodes le permettent dans de nombreux pays, de façon intensive et sur de courts délais.

Dans quelques cas plus extrêmes, les forêts ont cessé d'être une alternative économique pour devenir un réel problème. Si, jusqu'il y a peu de temps, l'argument en faveur de la bonne gestion d'une forêt se fondait sur l'amélioration de la production, la rendant plus importante, plus régulière et de meilleure qualité, il en est parfois autrement maintenant. La justification d'une bonne gestion se limite de plus en plus à sa nécessité pour éviter que s'intensifient les problèmes tels que les incendies, la détérioration du paysage et l'exode rural.

LA RÉACTION STOÏQUE DES FORESTIERS

L'adaptation des forestiers, habitués à gérer la forêt comme un secteur primaire, à

ces nouvelles circonstances ne se fait pas facilement. En perdant de l'importance en termes de productivité, leurs sources de revenus de la forêt diminuent de façon alarmante et, avec elles, leur influence économique. Il arrive même parfois que l'on remette en question la propre existence des services forestiers traditionnels. Dans certaines régions, la chaîne productive s'est cassée, entraînant la disparition des entreprises d'exploitation et de transformation liées aux forêts locales.

Très souvent les forestiers ont réagi face à cette réalité, qui correspond si peu à leurs attentes, en adoptant une attitude qui pourrait être qualifiée de stoïque. C'est une position qui, avec l'aide d'un bon degré d'impassibilité (*apatheia*) et d'imperturbabilité (*ataraxia*) face à cette évolution, leur procure une certaine force morale. Beaucoup d'entre eux réagissent comme si de rien n'était, considérant que le savoir forestier basique reste immuable et que, un jour ou l'autre, la justesse de leurs conceptions sera reconnue par la société.

Ainsi, on continue d'appliquer, dans certaines forêts, la même sylviculture qu'il y a des décennies, on réalise des travaux sylvicoles même s'ils ne sont pas justifiés économiquement et l'on voue un respect presque mystique aux décisions prévues dans les plans d'aménagement (même s'ils ont parfois plus d'un siècle !). Dans le fond, les forestiers continuent de penser qu'un jour ou l'autre les choses reprendront leur cours normal, que l'on recommencera à apprécier le bois ou que l'on découvrira d'autres produits issus de la forêt qui deviendront indispensables à la société. Tout ceci complété par la sensation que, quoi qu'il arrive, il ne revient pas aux forestiers de changer la situation.

Cette réaction prend de multiples formes, depuis la faible activité associative jusqu'aux immenses réticences à l'innovation et aux changements, toutes dominées par l'impression d'une profonde injustice de la société envers les forestiers, ceux dont elle ne reconnaît pas le rôle primordial.



« Mais si ce sont nos enfants ou nous qui la cueillons un jour d'excursion, elle aura une saveur qu'aucune autre ne pourrait avoir. »

Cette attitude stoïque diminue le sens autocritique et endort, de la même façon, la propre responsabilité. L'impression prédominante est que les choses se sont toujours et sont encore bien faites et que si les forestiers sont si peu acceptés par la société actuelle et ont une si faible influence, c'est uniquement parce qu'on ne sait pas « vendre » leur mérite. Donc, si d'autres idées ou propositions différentes aux traditions forestières ont du succès, ce n'est pas tant par leur fondement que par leur meilleur marketing social.

Le stoïcisme est une attitude philosophique adéquate pour supporter les moments de crise, mais en aucun cas pour s'adapter à un monde changeant. Ceux qui ne réagissent pas ou n'adoptent pas une attitude créative se retrouvent de plus en plus éloignés et étrangers à ces nouvelles références sociales et techniques et se cramponnent aux anciennes par la sécurité apparente que procure l'inertie.

LA DURE NAISSANCE DU SECTEUR TERTIAIRE DANS LES FORÊTS

Pendant que les matières premières produites par la forêt perdaient de l'importance, on parlait et on écrivait de plus en plus sur les services que celle-ci pouvait offrir, non seulement parce qu'ils sont assez considérables, mais également parce qu'ils deviennent le meilleur argument pour trouver des revenus qui permettent de maintenir ou d'améliorer la gestion des forêts.

On parle alors de services non marchands, en tentant de les quantifier ou de les valoriser d'une façon favorable, de l'importan-

ce des forêts dans la filtration de l'eau, de leur rôle dans la conservation du paysage ou le développement du tourisme rural...

À première vue, cet engouement soudain pour les services que procure la forêt est réconfortant parce qu'il va dans le même sens que l'évolution actuelle de la société. En effet, celle-ci s'est « tertiariée ». Elle ne dépend plus tant de l'industrie que des services. Ces derniers fournissent maintenant une occupation à la majeure partie de la population et constituent la part principale du PIB. Il ne s'agit pas seulement des services immatériels d'ailleurs, les marchandises matérielles disposent elles aussi d'une valeur ajoutée croissante dus aux services qui leur sont liés, tels le design, la publicité, l'assistance technique...

Cependant, à ce premier engouement succéda rapidement la désillusion. On peut facilement parler des services que peut fournir une forêt mais pas des moyens d'en tirer profit ou de les matérialiser. Il paraît alors difficile de mobiliser des fonds à leur profit, sauf si l'on arrive à convaincre les pouvoirs publics concernés de leur importance, comme cela s'est fait, avec peu de succès, à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Parce que, même si aujourd'hui les services forestiers dépendent plus d'argent que jamais et que les investissements en forêt sont importants, les résultats restent décevants, car les coûts ont augmenté en flèche, bien au-delà de la productivité et l'efficacité des techniques est faible ou tout du moins peu visible à l'échelle d'une génération.

D'autre part, malgré les mauvaises langues et quelques petites exceptions dans certaines régions, les forêts cessent d'être en Espagne et dans les autres pays indus-

trialisés et urbanisés une ressource rare. Au contraire, elles commencent à devenir un réel problème. Elles se sont tellement développées durant ce dernier siècle que les revenus deviennent insuffisants pour pouvoir les gérer efficacement et les risques de grands incendies, de perte de valeur paysagère ou culturelle se multiplient. Ce développement incontrôlé est d'ailleurs un bon indicateur de l'échec de la société rurale et tout paraît indiquer que nous sommes loin d'un point d'inflexion et donc que cette tendance peut se maintenir au moins plusieurs décennies et les problèmes s'aggraver avec elle.

Cependant, la société continue de rechercher des produits matériels dans les forêts. Il se peut que le bois et la biomasse pour combustibles soient de plus en plus souvent récoltés sur les meilleures terres, utilisées traditionnellement pour les cultures agricoles et où se maintiennent des techniques également agricoles, comme on le fit avec le peuplier ou avec ces nouvelles plantations de feuillus nobles à croissance rapide.

Néanmoins, la valeur des champignons que l'on cueille, de la chasse que l'on fait payer, du bois de chauffage ou des bois que l'on récolte, peut demeurer importante. Mais je ne connais personne qui aille chasser à la recherche de protéines, ni cueillir des champignons pour compléter son régime alimentaire en glucides. Ce ne sont pas non plus les vitamines qui sont la principale valeur des fruits et des baies que l'on cueille. Et même le bois que l'on brûle dans les cheminées a beaucoup plus de valeurs, y compris les références culturelles, que les simples calories qu'il produit, valeurs différentielles par rapport au chauffage au gaz ou électrique. Toutes

ces personnes qui pratiquent ces activités ou profitent de ces produits le font pour le plaisir que cela procure.

Quand on sait qu'il a été ramassé personnellement en forêt, le champignon cueilli n'a pas la même saveur que celui produit dans un système agricole et acheté dans le marché. Malgré ses inconvénients : variations de goût incontrôlables, inégalité des formes et des dimensions, risques encourus par le manque de contrôle sanitaire lors de la production ou de la cueillette, coût supérieur... il est souvent plus apprécié.

Il en est de même avec d'autres produits traditionnels auxquels on se cramponne. L'industrie est ou sera capable de produire un matériau meilleur et plus sûr que le liège dont on se sert pour boucher les bouteilles. Cependant, quel que soit ce nouveau matériau, il ne possédera jamais toutes les références culturelles et naturelles dont dispose le liège.

Un autre exemple est le bois, utilisé de plus en plus « anonymement » sous la forme d'une reconstitution du matériau d'origine déstructuré. Que ce soit à partir de fibres, de particules, de planches ou autres, les produits en bois s'enrichissent d'autres valeurs ajoutées (stabilité, homogénéité...), mais aux dépens des valeurs inhérentes aux références d'origine. On mentionne ces dernières seulement pour quelques produits, meubles et éléments de construction principalement, dont on veut, de manière intuitive, faire ressortir la valeur : on parle de bois massif ou naturel, jamais d'aluminium naturel ou de plastique massif, par exemple.

Les produits du bois peuvent donc rester empreints de cette valeur ajoutée intangi-

ble que constitue la perception d'un rapport particulier avec la nature.

FORÊT, PLAISIR ET CULTURE : LE PAYSAGE SE FAIT UNE PLACE

On pourrait discuter longuement pour savoir si cet intérêt pour les références naturelles que perçoivent les citoyens actuels dans le paysage et dans les produits forestiers est dû au besoin de retrouver quelques racines ancestrales, s'il s'agit d'une attraction qui se réveille depuis le plus profond de nos gènes ou si, simplement, il revêt un caractère utilitaire procurant un contraste tranquillisant face au rythme de vie actuel et aux marchandises pratiques et bon marché mais impersonnelles. Dans tous les cas, cette attraction est étroitement liée aux perceptions agréables, qu'elles soient produites directement par quelques-uns de nos sens, ou comme conséquence d'une relation holistique entre notre corps et notre esprit avec l'environnement forestier.

Les forêts cessent d'être source de matière première pour se convertir en une source de plaisir pour les humains.

Ce plaisir ressenti est surtout en rapport à la perception particulière de la forêt et du milieu naturel. Il est possible que la fraise que l'on trouve dans une clairière ne soit pas plus savoureuse, il se peut qu'elle soit trop mûre ou encore verte. Il se peut également qu'elle ait été contaminée par des déjections animales. Mais si ce sont nos enfants ou nous qui la cueillons un jour d'excursion, elle aura une saveur qu'aucune autre ne pourrait avoir. Et l'effet est si grand que quand, ensuite, on trouvera dans une boutique un produit qui paraît avoir ce même charme, il nous paraîtra plus attirant que les autres, à tel point que l'on sera capable de le payer plus cher, uniquement dans l'espoir de redécouvrir et de se rappeler cette saveur.

La perception sociale du milieu naturel et en particulier des forêts se convertit donc de plus en plus en un élément détermi-



« Le bois que l'on brûle dans les cheminées a beaucoup plus de valeurs, y compris les références culturelles, que les simples calories qu'il produit, valeurs différentielles par rapport au chauffage au gaz ou électrique. »



« On parle de bois massif ou naturel, jamais d'aluminium naturel ou de plastique massif, par exemple. »

nant pour leur gestion. Ces valeurs ajoutées intangibles ont de plus en plus d'importance sur les produits issus de la forêt.

D'autre part, la perception même d'un territoire est ce qui le transforme en paysage. Le paysage est de plus en plus recherché et consommé par la société, que ce soit directement ou au travers des produits qui en sont imprégnés, car la perception actuelle du milieu naturel et en particulier des forêts, à la différence d'autres époques et sociétés, est une perception agréable.

LES SYLVICULTURES ÉPICURIENNES

Les forestiers sauront-ils comprendre ce phénomène et réorienter la gestion forestière dans l'optique de procurer du plaisir à la société ? Continueront-ils de considérer que l'important est la production durable des produits matériels et que le paysage n'en est qu'un sous-produit (qu'il faut bien prendre en compte, mais par des moyens simples comme éviter les lignes

droites ou les grandes coupes rases) ? Ou transformeront-ils leur profession en une nouvelle dont les lignes directrices seront déplacées par rapport à celles que nous avons connues, pour les resituer au cœur même des références de la société de la connaissance ?

Les doutes et les défis ne sont pas négligeables, les forestiers ont toujours été fiers du fait que leur profession leur ait procuré une perspective historique différente, basée sur la « déformation professionnelle » produite par les grandes périodes de temps nécessaires pour comprendre et obtenir des résultats visibles dans la gestion des forêts. Cependant, leur stoïcisme les empêche souvent de comprendre qu'il existe également des rythmes d'évolution lents et profonds dans les sociétés, rythmes qui vont bien plus loin que les crises conjoncturelles du marché du bois, les modes sociaux ou encore les changements de législation.

Si, réellement, le principal service que peuvent offrir les forêts est lié au plaisir,

les forestiers devront changer profondément. Leur savoir cumulé demeurera encore utile. L'idée que, quel que soit l'objet de la gestion, les forêts doivent persister dans des conditions qui leur permettent de s'adapter à tout changement futur, continuera d'être un principe de base. Cependant, la profession devra s'éloigner des tentations technocratiques et faire un effort immense pour connaître et intégrer les sciences sociales et humaines, depuis la sociologie et la psychologie jusqu'aux sciences de la perception et de la connaissance.

Il y a une vieille expression, très employée dans le jargon forestier espagnol, qui trouve maintenant une force renouvelée : « *el disfrute de los montes* »*. Auparavant, cette expression faisait toujours référence aux droits dont jouissaient les gens de pouvoir récolter leurs produits, que ce soit le pâturage, le bois de chauffage ou l'eau. Dans le futur, elle cessera d'avoir ce caractère binaire (avoir ou non le droit à la jouissance) et pourra se référer à la quantité de plaisir qu'une personne, un groupe social ou une société pourra retirer des forêts. Et, ce qui est par ailleurs très caractéristique de la société de la connaissance, l'intensité de cette jouissance sera plus liée à la préparation culturelle des personnes, des forêts et des gestionnaires qu'aux produits qui seront consommés, c'est-à-dire plus à la qualité culturelle qu'à la quantité matérielle.

La gestion forestière devra donc se réorienter profondément. Les sylvicultures devront intégrer de nombreux éléments, mais comme cela a toujours été,

elles devront s'orienter prioritairement vers la satisfaction de la demande socio-économique. Nous verrons alors naître des sylvicultures, qui peut-être se dénommeront sylvicultures épicuriennes, qui faciliteront l'accès à la découverte agréable des forêts, l'incorporation du paysage à ses produits matériels, qui augmenteront la sensibilité des « consommateurs » et, en particulier, qui seront capables de convertir ces services en source de revenus que l'on pourra réinvestir dans la gestion.

Le défi qu'ont les forestiers devant eux s'ils ne veulent pas être déphasés et mis à l'écart n'est pas négligeable. Mais la richesse de la connaissance et de la culture que nécessite l'adaptation à ces nouveaux usages de la forêt peut permettre le renouvellement de la profession, et la rendre plus attrayante, techniquement et humainement. ■

Traduit de l'espagnol par Capucine Badinier.

Cet article est paru précédemment dans la Revue Forestière Française 58(3) de mai-juin 2006.

L'introduction de l'article et le choix des photos sont de la rédaction.

JESUS GARITACELAYA

jgaritacelaya@basarteasl.com

Basarteasl

www.basarteasl.com/jgaritacelaya

Amaya, 28-3

E-31004 Pamplona

* « La jouissance des forêts ».